



Claire Billaud

Ailein Duinn



Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur <http://www.atramenta.net>

TABLE DES MATIERES

<u>Ailein Duinn</u>	1
<u>Allan</u>	2
<u>Annie</u>	5
<u>Le fond de la mer</u>	7

Ailein Duinn

Auteur : Claire Billaud

Catégorie : Nouvelles

Le chant du deuil résonne encore dans le vent des îles Hébrides... Il raconte l'histoire tragique d'Allan Morrison et Annie Campbell.

Licence : Licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Photo par Ant Jackson sous licence CC BY 2.0

Allan

1788.

Quelque part sur la côte de l'île de Lewis, dans les Hébrides, une nouvelle matinée de printemps s'annonçait, et les chants joyeux en gaélique saluaient le lever du soleil.

Les marins qui chargeaient le bateau d'Allan Morrison travaillaient avec ardeur et enthousiasme, accélérant la tâche pour rentrer au plus vite chez eux, excités par la perspective de retrouver leurs maisons et leurs familles.

Mais aucun d'entre eux n'était aussi excité que le capitaine lui-même.

Allan Morrison enjamba le bastingage avec désinvolture et marcha d'un pas léger sur le pont au milieu des ballots de laine et des tonneaux.

« Comment ça va, capitaine ? l'apostropha un des marins.

– On ne pourrait mieux, Sean.

– Alors, c'est vrai que cette fois-ci, vous allez passer la bague au doigt à votre fiancée ?

– Tout à fait vrai ! Je l'épouse dès ce dimanche. À l'heure où je vous parle, nos chers parents doivent être en train de préparer la cérémonie.

– Ce sera une belle fête, pour sûr, capitaine ! Est-ce qu'on pourra venir, nous aussi ?

– Si vous vous tenez bien, oui.

– On se tiendra bien, pour sûr ! Enfin, tant qu'on sera sobres, après, on ne peut plus rien promettre... »

Sur un signe d'Allan, Sean et les autres marins hilares achevèrent de préparer le départ. Le capitaine s'installa à la barre et regarda le ciel.

« C'est jour de fête, et le soleil ne nous rend pas hommage, murmura-t-il. Ou peut-être qu'il se cache parce qu'il sait que son éclat ne peut pas éclipser celui de la beauté d'Annie... »

Après avoir observé les nuages encore un moment, il hésita. Le ciel était bien plus gris que ce que le beau temps de la veille promettait. Des nuages noirs et épais s'amoncelaient, et la brise, pourtant l'alliée des marins, sifflait un peu trop fort à son goût.

D'autres à sa place auraient hésité, mais Allan décida de ne rien changer à ses plans. Il était né sur l'île de Lewis, au bord de la mer, et y avait vécu toute sa vie. Il était quasiment un enfant de la mer, embarqué comme beaucoup d'autres sur un bateau, avec le glorieux titre de mousse, à l'âge de six ou sept ans. Il avait traversé des centaines de fois les courants capricieux et les fonds rocheux qui entouraient la terre rude des îles Hébrides, sans jamais se laisser surprendre par les tempêtes.

Le ciel était un peu agité, c'était vrai. Mais à ses yeux, aucune tempête n'était à prévoir sur leur route. Au contraire, le vent les pousserait plus vite vers leur destination. Et l'île de Harris était si proche, s'y rendre était presque une formalité. Au pire, ils seraient un peu secoués pendant un moment, mais que valait un peu d'inconfort face aux bras de la douce Annie Campbell, qui allaient l'accueillir dans quelques heures ?

Il fit de nouveaux signes à ses hommes, et bientôt l'ancre fut levée et le bateau quitta le port.

Les chants des marins s'atténuèrent un peu, occupés qu'ils étaient à manœuvrer les voiles et à surveiller l'arrimage de la cargaison. Certains manifestèrent un peu d'inquiétude à la vue des nuages qui s'amoncelaient dans le ciel, mais un coup d'œil vers leur capitaine suffit à les rassurer. Son allure fière et déterminée devant la barre, ses longs cheveux noirs qui voletaient insolemment dans le souffle du vent, lui donnaient l'allure d'un héros des légendes d'autrefois, voire d'une créature de la mer, un de ces ondins ou de ces *selkies* dont ils aimaient tant se conter les histoires merveilleuses au coin du feu.

Cependant le vent ne retombait pas, et les nuages se faisaient de plus en plus sombres et menaçants. Les vagues, qui ressemblaient encore à de paisibles troupes de moutons un peu plus tôt, commençaient à s'élever et à battre de plus en plus violemment les flancs de bois du navire.

« Accrochez-vous, les gars ! cria Allan depuis la barre. On va être secoués ! »

L'avertissement – si du moins il fut entendu – était superflu. Les marins, après avoir attaché les voiles aussi solidement que possible, s'étaient déjà retranchés dans les coins les moins exposés.

Un grondement venu de l'ouest couvrit leurs voix, mais il y avait déjà un moment qu'ils ne chantaient plus, ni même ne parlaient. Au milieu du

tumulte des éléments, un silence lourd s'était fait parmi les humains. Les lèvres remuaient sans oser émettre le moindre son, adressant une prière silencieuse à tous les saints de la religion chrétienne et à tous les esprits marins des anciennes croyances celtes.

Une vague plus haute que les autres s'abattit sur le pont et le fit disparaître sous l'eau l'espace d'un instant. Ne pouvant plus tenir, les marins poussèrent des cris d'effroi et d'horreur. Les prières s'achevèrent, et tous, depuis Allan jusqu'au plus jeune des mousses, commençaient à réaliser que même Dieu ne les sortirait pas de là.

Le capitaine refusait cependant de lâcher la barre. Il croyait encore à cette possibilité illusoire que la tempête pût n'être qu'un coup de grain isolé, laissant vite place à des eaux à nouveau paisibles, au travers desquelles il pourrait apercevoir la côte tant espérée de l'île de Harris, où Annie, dressée là contre vents et marées, l'attendait...

Quand, trop éprouvée par le vent, la voile se déchira dans un bruit de cauchemar, quand le pont se déroba sous ses pieds pour ne laisser place qu'à une immense étendue d'eau froide et sombre, Allan Morrison se maudit d'avoir été aussi téméraire. Il savait pourtant mieux que personne qu'on ne défiait pas la mer, car ses vengeances étaient toujours cruelles. Jamais elle ne rendait ce qu'elle prenait, et c'était lui qu'elle avait décidé de prendre.

Annie

Pendant trois jours entiers, Annie Campbell n'avait cessé de pleurer.

Tout avait si bien commencé pourtant. En attendant son fiancé, et en prévision de la cérémonie de dimanche, elle essayait sa robe de mariée sous les félicitations de sa mère et ses sœurs. La tradition voulait que la robe de la mariée restât cachée au marié jusqu'au jour de leur union devant Dieu, mais au fond d'elle, Annie avait secrètement espéré qu'Allan reviendrait à l'improviste et la surprendrait, rougissante sous son voile blanc.

Mais au lieu de son fiancé, c'était un messenger du port qui s'était présenté à la porte des Campbell, et son visage décomposé indiquait à lui seul qu'il était porteur de mauvaises nouvelles. Annie, cependant, avait refusé d'y croire jusqu'à ce qu'elle entendît que le navire d'Allan Morrison avait été aperçu en plein milieu d'une tempête, avant de couler corps et biens.

On n'avait trouvé aucun survivant. À peine quelques morceaux de bois et quelques ballots éventrés, péniblement rejetés sur la côte, témoignaient qu'Allan et son équipage avaient essayé de braver les éléments.

Pendant trois jours, on n'avait pu tirer Annie du lit où elle sanglotait sans pouvoir manger ni dormir, ses cheveux roux dénoués et encore recouverts du voile nuptial. Elle avait refusé de quitter sa robe de mariée, et tous savaient qu'elle ne quitterait son voile blanc d'épousée que contre celui, noir, du deuil – si sa douleur ne l'emportait pas avant.

À présent, Annie ne pleurait plus. Elle chantait, mais pour qui l'entendait, son chant était encore plus déchirant que tous les pleurs qu'elle avait pu verser.

Ce type de chant était bien connu des marins écossais. Certains d'entre eux en avaient eux-même composé pour d'autres drames. C'était un *lament*, un chant de deuil et de désespoir typique des pays celtes.

Annie chantait doucement, et deux mots revenaient sans cesse comme des vagues. *Ailein Duinn*, « Allan aux cheveux sombres » en gaélique. C'était le surnom que tout le monde donnait à Allan Morrison, à cause de

sa longue chevelure noire que l'on rencontrait parfois en Écosse et qui contrastait avec les chevelures blondes ou rousses de la plupart des habitants. Annie, elle, avait toujours prononcé ce surnom avec le doux accent de l'amour, mais à présent, elle le chantait sur le triste air du deuil.

« Tôt dans le jour qui se lève, je te rejoindrai. Ô Allan aux cheveux sombres, je te rejoindrai.

Si ton oreiller est de sable, si ta couverture est d'algues, je te rejoindrai, ô Allan aux cheveux sombres. »

Et les voisins des Campbell, venus rendre hommage au fiancé disparu d'Annie, buvaient en silence, en écrasant des larmes sur leurs joues.

Le fond de la mer

Annie s'embarqua enfin pour son dernier voyage.

Quelques semaines seulement après la mort d'Allan, elle avait rendu l'âme à son tour, écrasée par le chagrin et amaigrie par les privations qu'elle s'était imposées.

C'était dans un cercueil qu'elle s'embarquait, caisse parmi les caisses sur un navire marchand. Sous un couvercle de bois orné d'une grande croix, elle reposait, toujours vêtue de sa robe de mariée.

Dans le calme de l'aube, le bateau leva l'ancre pour l'île de Lewis. Les Campbell et les Morrison s'étaient mis d'accord : le cercueil d'Annie reposerait là-bas, auprès de la tombe – vide – d'Allan. C'était un beau matin de printemps, très tôt ; le vent était doux et la mer était calme, comme si la mer, qui avait volé Allan à Annie, avait enfin décidé de s'apaiser après la mort de cette dernière.

Mais ils avaient à peine perdu de vue la côte de l'île de Harris, qu'un énorme nuage venu de nulle part vint obscurcir le ciel. Avant même d'avoir pu s'en rendre compte, ils étaient au milieu de la tempête.

« Amenez les voiles ! hurla le capitaine. Jetez la cargaison à la mer ou nous allons couler ! »

S'accrochant à l'espoir de s'en sortir, les marins zélés détachèrent les caisses et les poussèrent les unes après les autres dans les flots déchaînés. Mais arrivés au cercueil, une crainte superstitieuse les fit hésiter. Jeter sans ménagement dans l'eau le cercueil d'Annie, que certains avaient bien connue de son vivant, leur semblait un abominable sacrilège.

Le capitaine, cependant, ne l'entendait pas de cette oreille.

« Jetez-le à l'eau aussi ! Qu'est-ce que vous préférez, sauver les vivants ou les morts ? »

Les marins durent se résoudre à soulever le cercueil par-dessus le bastingage et à le jeter à l'eau. Malgré les vagues qui secouaient le navire, quelques-uns eurent le réflexe de rester regarder par-dessus bord, et de se découvrir en hommage à la disparue.

À ce moment, quelque chose d'extraordinaire se produisit. Semblant percée d'une lueur divine, la tempête disparut aussi brusquement qu'elle était apparue, laissant place au calme ciel rouge orangé de l'aurore.

Indifférents à ce qui se passait au-dessus d'eux, les hommes d'équipage ne pouvaient quitter du regard le cercueil d'Annie. Ils savaient que s'ils racontaient ce qu'ils venaient de voir, on refuserait de les croire et on leur reprocherait d'avoir abusé du whisky.

Pourtant, ils avaient bien vu le cercueil remonter vents et courants, refusant obstinément de sombrer, puis une fois qu'il atteignit un point précis, couler à pic d'un seul coup, en laissant à peine échapper quelques bulles.

Ce point, ils le savaient, c'était celui où, quelques semaines plus tôt, ils avaient aperçu du port le navire d'Allan Morrison sombrer sous les assauts de la mer et du vent.

Comme elle l'avait juré dans sa chanson, Annie venait de rejoindre son cher *Ailein Duinn*, Allan aux cheveux sombres, au fond de la mer.

- Poster un commentaire à propos de cette oeuvre
- Découvrir le profil et les autres oeuvres de cet auteur

Ebook PDF Atramenta - Version 1.7.1 (octobre 2013)